

Le parcours de Christine Pedotti est à l'image de sa Meuse natale : sinueux. Catéchiste, éditrice, écrivaine, conférencière, journaliste, militante féministe, elle trace des chemins surprenants et novateurs pour la foi chrétienne. Avec une conviction enracinée dans l'Évangile, chevillée au corps et au cœur.

Christine Pedotti

« Un immense TRÉSOR ENTRE NOS MAINS »

— **Votre itinéraire de vie plonge ses racines dans les Ardennes françaises, pas très loin de la frontière belge.**

— Une partie de ma famille est de très vieille souche ardennaise. L'autre m'a donné le nom de « Pedotti », celui de mon arrière-grand-père, immigré italien qui travaillait comme maçon dans les Ardennes, à Charleville-Mézières.

« **Le christianisme, une proposition de sens qui mérite d'être posée sur la table.** »

L'entreprise qu'il a créée a fait des travaux dans la ferme d'un paysan... qui avait aussi des filles. Le fils du maçon a épousé la fille du paysan. Du côté de ma grand-mère, la famille était profondément chrétienne et pratiquante. Mes parents sont chrétiens libéraux, pas très engagés dans les mouvements, mais d'un catholicisme vraiment ouvert. J'ai une expérience chrétienne originelle qui est sympa. On a un curé de famille qui m'aime comme si j'étais sa fille. Du coup, l'Église, c'était un peu ma maison.

— **Ce sentiment d'appartenance ne vous a plus quittée ?**

— Il ne s'est jamais démenti. J'ai fait des études littéraires, philosophiques, d'histoire, de sciences politiques. Ma foi a grandi progressivement. J'ai fait de la théologie parce qu'il fallait que je mette ma connaissance intellectuelle religieuse au même niveau que ma connaissance dans les autres sciences humaines. Cela aurait été absurde d'être en décalage.

— **Et vous vous êtes engagée dans l'Église ?**

— Dès l'âge de quinze ans, j'ai été animatrice dans le mouvement d'action catholique de l'enfance. Je me suis engagée au MRJC (Mouvement rural de la jeunesse chrétienne). Très vite, j'ai fait du caté pour soulager ma mère qui avait un groupe d'enfants trop important alors que j'étais en licence d'histoire. J'ai poursuivi le caté quand, jeune mariée, je me suis retrouvée à Versailles. C'est une affaire de famille...

— **C'est un peu le hasard des rencontres qui vous conduit dans le monde de l'édition ?**

— Le curé de notre paroisse à Paris, Michel Dubost, me demande de relire une partie de l'encyclopédie *Théo* qu'il est en train d'écrire. J'ai vingt-cinq ans, je termine mes études

de sciences politiques. Puis je suis embauchée par les éditions Bayard pour lancer *Grain de soleil*. Tout d'un coup, j'apprends à écrire pour les petits enfants. C'est assez douloureux pour une universitaire. Une année plus tard, Michel Dubost, entretemps nommé évêque d'Évry, s'invite à dîner chez nous. Il me propose de faire un *Théo junior*. C'est ainsi que je découvre le monde de l'édition et que je suis amenée à diriger les départements « religieux » et « jeunesse » chez Fleurus-Mame. Je le ferai pendant quinze ans.

— **Un boulot passionnant, donc...**

— C'est un métier que j'ai adoré faire mais je demeure aussi passionnée par la vie de l'Église. À l'époque, j'ai le sentiment d'un immense gâchis. Je suis furieuse de voir que l'Église se ratatine sur elle-même et qu'elle ne fait pas droit à ce trésor de l'Évangile que nous avons dans les mains et dont le monde a besoin. Je transforme ma colère en utopie en écrivant *Vatican 2035* qui imagine comment l'Église catholique pourrait être de nouveau porteuse d'une bonne nouvelle. Ce premier roman complètement fou se déroule sur cinquante années, dont trente inconnues, avec une cinquantaine de personnages dans le monde entier. C'est totalement jubilatoire. Je suis dans une sorte d'état second quand j'écris. Les personnages m'habitent, me hantent.

— **Le succès du livre prouve que ce que vous ressentiez à propos de l'évolution de l'Église catholique est partagé par beaucoup.**

— C'est exactement cela. Le livre marche très bien en France. Il est traduit en portugais, en polonais, en espagnol. On en vend cent mille exemplaires en espagnol. Mais un jour, un lecteur m'écrit que mes personnages sont bien mais qu'ils sont « d'en haut » : des évêques, des papes, des cardinaux. Que se passe-t-il au ras du sol ? Je reprends la plume et j'écris *38 ans, célibataire et curé de campagne*. Et là, c'est stupéfiant, je suis inondée de courrier : des centaines de lettres – de prêtres principalement – qui disent : « *Merci, c'est moi !* » Ce fut un moment très émouvant et très intense dans ma vie.

— **À l'occasion de l'anniversaire du concile, vous publiez *La bataille du Vatican* puis *Faut-il faire Vatican III ?* On vous retrouve aussi comme rédactrice en chef de *Témoignage chrétien*. D'où vient cet intérêt pour l'Église et sa dimension sociétale ?**

— *Témoignage chrétien* se cherche un nouveau souffle.

Ce vieux journal français d'opinion politique est né pendant la Deuxième Guerre mondiale à l'initiative de résistants jésuites comme le Père Chaillet qui s'insurge contre le statut des Juifs. Je m'engage pour essayer de le faire vivre, comme rédactrice en chef et, aujourd'hui, comme directrice de la rédaction. Ce journal m'intéresse car il est à cheval entre le religieux et le politique. Une position instable qui permet de porter un regard intéressant sur ces deux mondes. Pour moi, il y a quelque chose dans le christianisme qui donne du sens à nos existences personnelles et à l'existence du monde. Je ne dis pas que c'est un sens unique, que c'est le sens qui doit habiter tout le monde. Je dis que cette proposition de sens mérite d'être posée sur la table et qu'on en cause. C'est ce que j'essaie de faire.

— **Depuis 2009, on vous connaît aussi par le biais du Comité de la jupe qui mène un combat féministe dans l'Église.**

— Féministe, je le suis depuis ma jeunesse. Mais cette dimension n'était pas militante. Il a fallu une divine surprise : le dérapage lamentable du cardinal archevêque de Paris André Vingt-Trois qui, à son retour du synode de 2008 sur la Parole de Dieu, déclare dans une émission radio à propos de la place des femmes dans la liturgie : « *Ce qui est plus difficile, c'est d'avoir des femmes qui soient formées. Le tout, ce n'est pas d'avoir une jupe, c'est d'avoir quelque chose dans la tête.* » Anne Soupa, que je ne connaissais pas, lance un appel par mail à une vingtaine de femmes susceptibles de protester avec elle. Je suis la seule à répondre de suite. Et l'aventure commence. Nous passons cinq jours à potasser le Code de droit canonique afin de déposer une plainte contre André Vingt-Trois auprès de

« Quand je lis l'évangile, je me glisse dans le groupe des disciples pour voir ce qu'il fait et écouter ce qu'il dit. »

l'officialité, le tribunal ecclésiastique. Un peu russées, nous envoyons en même temps une dépêche à l'Agence France-Presse. Et nous signons : *le Comité de la jupe*, un nom que nous avons trouvé assez amusant. Cela prend comme un feu de broussailles. Nous découvrons qu'en fait, nous incarnons un mouvement autour duquel beaucoup de femmes et ensuite beaucoup d'hommes vont se retrouver. C'est vraiment le *kairos*, le moment favorable. On est en 2008-2009 avec Joseph Ratzinger comme pape. L'Église est coincée. Période assez noire, sinistre, avec les problèmes de pédophilie, etc. L'Église fait des fautes de communication sans arrêt. On a l'impression qu'une chape de plomb nous est tombée sur la tête. Avec le *Comité de la jupe*, nous signifions qu'il va y avoir un après. Du coup, nous sommes rejointes par des milliers de gens qui pressentent qu'il faut penser cet après. L'opération dure depuis huit ans. Une expérience incroyable ! Anne et moi avons fait des centaines de conférences. Tout cela change notre regard. À deux, nous écrivons *Les pieds dans le bénié*. Puis Anne écrit *Douze femmes dans la vie de Jésus* et moi *Jésus, cet homme inconnu*. Cet homme qui préférerait les femmes.

— **Dans la foulée, vous livrez votre confession de foi dans *Ce Dieu que j'aime*. Quel est-il, ce Dieu que vous aimez ?**

— Au-delà de la connaissance théologique, au-delà de ce que ma raison peut dire sur la vraisemblance qu'il y ait

un Dieu, j'ai été gratifiée du sentiment de Dieu. C'est une situation gracieuse au sens le plus puissant du terme. Il y a chez moi quelque chose de l'ordre d'une conversation ininterrompue avec Dieu. C'est pour cela que je suis si sensible aux psaumes et depuis si longtemps. Je crois que j'ai commencé à les lire quand on m'a offert une Bible à l'âge de douze ans. J'y ai trouvé l'abécédaire de ma conversation spirituelle. Il y en a pour tous les goûts, pour tous les moments de la vie, pour les jours d'épuisement, de tristesse, de colère, de jubilation. Les psaumes sont comme un dialogue dans lequel le priant et Dieu se répondent et s'interpellent, c'est vraiment le lieu de la conversation. Qui est Dieu pour moi ? C'est celui qui « cause » dans les psaumes. Ils sont l'espace de ma vie spirituelle ordinaire. Je les ai lus depuis si longtemps qu'ils me viennent à la bouche par le cœur.

— **Et Jésus dans tout ça ?**

— Souvent – cela amuse mes auditoires –, je dis que je suis tombée amoureuse. Mais je maintiens cette dimension-là. Jésus est un type formidable ! Les évangiles dessinent la figure de quelqu'un qui a de l'épaisseur. J'y suis d'autant plus sensible que j'écris des romans et des fictions et je sais combien il est compliqué de faire tenir un personnage, de le faire exister. Les évangélistes nous donnent à voir quelqu'un. Et ils le font si bien que nous le rencontrons vraiment. Leur talent est tel que lorsque j'ouvre l'évangile, il est là, il m'amuse et me fait sourire. Cela peut sembler étrange mais je le trouve souvent drôle. Je suis toujours frappée par son sens de l'humour. Il y a beaucoup de gravité dans l'évangile mais aussi de la légèreté. Jésus a un talent relationnel. Vous voyez, je parle comme une amoureuse mais je ne me force pas. Dès que j'y pense, la figure de cet homme se dessine.

— **Il n'est pas qu'un personnage de roman ni une figure...**

— Ce n'est pas qu'une figure. Je le vois vivre vraiment. Je suis émue de cette réalité de l'incarnation. C'est un gars qui a mis ses pieds dans la poussière de notre terre. Ce n'est pas rien. C'est pour cela que j'ai toujours du mal à dire « Christ ». Parce que ma passion amoureuse, elle est pour Jésus. C'est l'acte de la foi qui fait que je le confesse « Christ ». J'ai souvent le sentiment de me glisser dans le groupe des disciples et passer la tête pour voir ce qui se passe, écouter ce qu'il dit. Au fond, c'est une relation très charnelle à laquelle le texte me donne accès. Cette parole qu'on n'a jamais entendue, d'où vient-elle ? Qui donc est ce bonhomme ? Par quoi est-il habité ? Voilà la question que se posent les disciples. Et c'est sur cette question-là que je peux appuyer la confession de foi. C'est toujours un acte en deux temps : d'abord me pencher entre les disciples – poussez-vous un peu, je veux aussi le regarder et l'entendre –, faire mienne leur interrogation, et puis dire : oui, celui-là est le Christ de Dieu ! ■

Texte intégral de l'interview dans *Les plus de L'appel* sur www.magazine-appel.be

Christine Pedotti, *Ce Dieu que j'aime*, Paris, Médiaspaul, 2012. 16,08 €. Via *L'appel* : -10% = 14,47 €

Christine Pedotti, *Jésus, cet inconnu*, Paris, XO Éditions, 2013. 22,70 €. Via *L'appel* : -10% = 20,43 € J'ai lu (poche) : 7,20 €. Via *L'appel* : -10% = 6,48 €

Christine Pedotti, *La Bible racontée comme un roman*, Paris, XO Éditions, Tome 1 (2015), Tome 2 (2016). 22,70 €. Via *L'appel* : -10% = 20,43 €.